

Quand au capitaine, il avait la tête dans ses mains ; son regard était baissé, et mille pensées confuses s'agitaient sans doute dans son cerveau.

Cet homme, pour lequel le colonel avait une aveugle amitié, possédait tous les vices des peuples dégénérés. Avidé et vindicatif, il était souple et insinuant avec tout le monde. Soldat de fortune, il avait eu l'art de se lier dans l'armée française avec des officiers riches et titrés. Ne possédant pas une obole, il n'avait que des amis millionnaires.

Felipone était devenu capitaine bien plus par la force des choses, en un temps où la mort faisait une ample moisson d'officiers, que par sa propre bravoure.

Il avait assisté à plusieurs batailles, mais jamais on ne l'y avait vu s'y distinguer personnellement. Peut-être n'était-ce point un lâche ; mais, à coup sûr, ce n'était pas un homme brave jusqu'à la témérité.

Felipone et le colonel Armand étaient amis depuis quinze années.

Capitaines tous deux, trois ans auparavant, ils avaient rencontré à Paris mademoiselle Hélène Durand, fille d'un fournisseur des armées, belle et charmante jeune fille dont ils s'éprirent tous les deux. Hélène avait choisi le colonel.

De ce jour, Felipe jura à son ami cette haine violente et terrible qui ne peut germer que dans un cœur méridional, haine concentrée et muette, dissimulée sous les dehors de la plus cordiale affection, mais implacable, mortelle, et qui devait éclater au premier moment favorable. Vingt fois durant la campagne, au milieu d'une mêlée, Felipe avait ajusté le colonel dans l'ombre et la fumée du combat.

Vingt fois il avait hésité, cherchant une vengeance plus complète et plus cruelle que cet assassinat.

Or, cette vengeance, l'Italien venait de la trouver enfin, et il la méditait froidement, tandis que le colonel dormait sous le regard dévoué de Bastien.

— Le fou ! pensait Felipe qui jetait de temps à autre un sombre coup d'œil à l'officier endormi, le fou ! il vient de me donner à la fois son argent, à moi qui suis pauvre, et sa femme, à moi qu'elle a repoussé... On ne saurait prononcer plus éloquemment son arrêt de mort.

Le regard du capitaine s'arrêta l'espace d'une seconde sur Bastien.

— Cet homme me gêne, se dit-il, tant pis pour lui !

Et Felipe se dressa et s'approcha de son cheval.

— Que faites-vous, capitaine ? demanda le hussard.

— Je veux vérifier les amorces de mes pistolets.

— Ah ! dit Bastien.

— Avec cette neige du diable, poursuivit tranquillement le capitaine, il ne serait pas étonnant, que les bassinets eussent pris de l'humidité, et si les Cosaques arrivaient...

Felipone mit à ces mots les mains sur les fontes, en retira un pistolet et en fit jouer négligemment la batterie.

Bastien le regardait tranquillement et sans défiance aucune.

— La poudre est sèche, dit le capitaine, le silex est en bon état. Passons à un autre.

Et il prit un second pistolet, qu'il vérifia avec le même soin.

— Sais-tu, dit-il tout à coup en regardant le hussard, que j'ai une adresse merveilleuse au tir de ce arme.

— C'est bien possible, capitaine.

— A trente pas, continua tranquillement Felipe, dans un duel, je touchais mon homme au cœur, et je le tuais toujours raide.

— Ah ! murmura Bastien avec distraction, et tout entier à ses fonctions de veilleur de nuit.

— Il y a mieux, poursuivit le capitaine, j'ai fait plusieurs fois le pari de crever un œil à mon adversaire, le gauche ou le droit, et j'ai toujours fait mouche... Mais, vois-tu, ami Bastien, le plus simple est de viser au cœur, on tue raide.

Et le capitaine abaissa le canon de son pistolet.

— Que faites-vous ? s'écria vivement Bastien, qui fit un saut en arrière.

— Je vise au cœur, répondit froidement Felipe, qui ajusta le soldat en disant : Je ne veux pas te faire souffrir.

Et il fit feu en ajoutant :

— Tu me gênes, mon garçon ; tant pis pour toi !

Un éclair illumina la nuit, une détonation se fit entendre, suivie d'un cri de douleur, et le hussard tomba à la renverse.

A ce bruit, à ce cri, le colonel fut brusquement arraché à son léthargique sommeil, et il se souleva à demi, croyant avoir affaire aux Russes.

Mais Felipe, qui s'était armé du second pistolet, lui appuya soudain son genou sur la poitrine et le renversa brutalement sur le sol, où il le tint couché.

Alors le colonel, stupéfait de cette brusque agression, put voir penchée sur lui la figure grimaçante et railleuse de son ennemi, animée d'un féroce sourire, et ce sourire lui révéla, avec la rapidité de l'éclair, toute la bassesse, toute la cruelle infamie de cet homme en qui il avait cru.

— Ah ! ah ! ricana l'Italien, tu as été assez niais, colonel Armand de Kergaz, pour croire à l'amitié de l'homme à qui tu avais volé la femme qu'il aimait... et tu as été assez niais pour t'imaginer qu'il te le pardonnerait jamais ! Ah ! tu as poussé la sottise et la stupidité jusqu'à faire ton testament, suppliant ce cher ami d'épouser ta veuve et d'accepter la moitié de ta fortune ! Et puis, tu t'es endormi tranquillement avec l'espoir de te réveiller, de voir luire des jours meilleurs et de rejoindre cette femme et cet enfant, objets de ta sollicitude ardente !... Triple sot !... Eh bien, non, acheva le capitaine, tu ne les reverras pas, et tu vas te rendormir pour toujours, cher ami !

Et le capitaine dirigea le canon de son pistolet vers le front d'Armand de Kergaz.

Celui-ci, dominé par l'instinct de la conservation, essaya de se débarrasser de son étreinte, de secouer ce genou qui pesait sur lui.

Mais Felipe le tint cloué à terre et lui dit :

— C'est inutile, mon colonel, il faut rester ici.

— Lâche ! murmura Armand de Kergaz, dont l'œil étincela de mépris.

— Sois tranquille, Armand, ton vœu sera accompli : j'épouserai ta veuve, je porterai ton deuil, et le monde me verra te pleurer éternellement. Je suis homme à observer les conventions.

Et le pistolet toucha le front du colonel, maintenu immobile sous le genou de l'Italien, et celui-ci fit feu avec le même sang-froid qu'il en avait mis tout à l'heure à tirer sur le hussard fidèle.

La balle brisa le crâne au colonel Armand de Kergaz, et les débris de sa cervelle rejaillirent sanglants sur les mains de l'assassin.

Bastien était étendu tout auprès dans une mare de sang, et le crime de l'Italien n'avait eu d'autre témoin que Dieu.

II

Quatre ans après la scène terrible que nous venons de raconter, c'est-à-dire au mois de mai 1816, nous aurions retrouvé le capitaine Felipe colonel et l'heureux époux de madame Hélène de Kergaz.

Le colonel habitait, durant l'été, une belle terre d'apparence seigneuriale, situé en Bretagne, aux limites extrêmes du Finistère. Kerloven, c'était son nom, était une propriété de famille que feu le colonel Armand de Kergaz avait légué à sa femme.

Le château était bâti au bord de la mer, en haut d'une falaise, et du côté de la terre il dominait une jolie petite vallée bretonne couverte de bruyères roses et bordée de grands bois.

Rien n'était plus sauvage et plus pittoresque, plus isolé et plus charmant d'aspect, que ce vieux manoir féodal complètement restauré dans le goût moderne à l'intérieur, grâce à la for-